FRC 1.7414 A

Case
FRC
16242

LA MORT

DE

SILVAIN BAILLY.

THE NEWBERRY
LIBRARY

LA MORT

DE

SILVAIN BAILLY,

MAIRE DE PARIS,

PIÈCE QUI, AU JUGEMENT DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE, A OBTENU L'ACCESSIT, SOUS LE N° 36.

PAR L. CHEVALLIER,

PROFESSEUR DE RHÉTORIQUE AU COLLÉGE ROYAL DE VERSAILLES.

EPIGRAPHE.

« Non civium ardor prava jubentium,
» . . . . . .
» Mente quatit solidâ . . . . . .

LA MORT

DE

SILVAIN BAILLY. (1)

Liberté, des grands cœurs puissante souveraine,
Objet de tant d'amour, objet de tant de haine,
Qui depuis trois mille ans divises les humains,
N'es-tu qu'un de ces noms aussi pompeux que vains?
Ou qu'un brillant hochet, dont la vive apparence
Séduit des nations la longue et triste enfance,
Et que d'adroits mortels à leur gré font mouvoir
Pour éblouir le peuple, et saisir le pouvoir?
Quand, des siècles passés évoquant la mémoire,
Je parcours les récits de l'inflexible histoire,
Son imposante voix, sa rigide équité
Entretiennent mon doute et ma perplexité.
Dans ses jours les plus beaux que me présente Athènes?
Miltiade vainqueur expirant dans les chaînes;
Thémistocle, exilé pour prix de ses succès,
Expiant Salamine auprès d'Artaxercès;
Et Socrate, martyr de l'humaine sagesse,
Mourant *pour le vrai Dieu dans la profane Grèce*.
A ces excès, je prends, dans mon cœur révolté,
Le parti des tyrans contre la liberté.
Et si du peuple-roi je relis les annales,
Que de divisions, de discordes fatales!

J'y vois le crime heureux, d'or et d'honneurs gorgé;
Le second Africain par les siens égorgé;
Cicéron, la lumière et l'ornement de Rome,
Dans son pays sauvé, succombant en grand-homme;
Tandis qu'en le livrant à ses persécuteurs,
Le lâche Octave arrive au faîte des grandeurs.
Mais quand plus près de nous je cherche des exemples,
Je vois des échafauds, où je dus voir des temples :
Que d'illustres destins, que de nobles travaux,
Sont tombés imparfaits sous le fer des bourreaux!
Toi surtout, toi, Bailly! de quelle ignominie
N'ont-ils pas abreuvé le reste de ta vie!
Des talens, des vertus trop déplorable sort!
Je ne puis sans frémir me retracer ta mort.
Ce jour, ce jour affreux frappe encor ma pensée,
Où, faible enfant, captif dans la foule pressée,
Je me vis, par un peuple aveuglé de fureur,
Forcé de contempler un spectacle d'horreur.
De ce jour sans soleil la douteuse lumière
D'un long voile de deuil couvrait la ville entière;
Mais ce ciel, attristé par des frimats épais,
Ne peut glacer l'ardeur qui les pousse aux forfaits.
Tous, dès l'aube éveillés par un cri funéraire,
Désertent leur demeure, ou plutôt leur repaire;
Les bruits sourds du réveil, ses confuses rumeurs
S'accroissent par degrés en puissantes clameurs,
Ce sont les roulemens, les éclats du tonnerre;
Sous leur course rapide on sent trembler la terre;
Jamais, vaste cité, tes détours tortueux
Ne vomirent des flots d'un peuple plus hideux.

Ainsi, lorsqu'élancé de ses bornes profondes,
L'Océan jusqu'au ciel porte en grondant ses ondes,
Et d'un naufrage affreux menace l'univers,
S'élève, en bouillonnant, le noir limon des mers;
De Paris en tumulte ainsi la fange impure
De son livide aspect afflige la nature,
On dirait qu'échappés de l'infernal séjour,
Des monstres inconnus apparaissent au jour.
Pour de tels spectateurs quel spectacle s'apprête?
Un nouvel attentat? une nouvelle fête?
Dans ces temps, si féconds en sublimes trépas,
Le sang, le sang lui seul peut attirer leurs pas.
Mais quel est ce mortel, dont leur impatience
Attend en frémissant l'odieuse présence?
Est-ce un grand criminel, par la France abhorré,
Du pouvoir absolu soutien déshonoré?
Qui, chargé de cordons, d'or et d'ignominie,
Vendit à l'étranger les lois et la patrie?
Non, celui qu'au trépas tu traînes aujourd'hui,
Peuple, c'est un vieillard, ton père et ton appui,
Qui des égales lois, dans leur première enceinte,
Fit entendre au pouvoir la voix terrible et sainte,
Et sur ses droits détruits fondant ta liberté,
Éleva près du trône une autre majesté.
Et la mort, peuple ingrat, voilà donc le partage
Du vengeur de tes droits, des vertus, du courage!
Dans son devoir austère a-t-il jamais failli?
Il en est temps encore : arrête! c'est Bailly.
Mais rien ne les émeut. Cette foule inhumaine
Se forme tout-à-coup en une double chaîne;

Et de sang altérés, et leur bouche et leur cœur
Des bourreaux trop tardifs accusent la lenteur.
A des clameurs succède un silence effroyable;
Soudain un bruit s'élève, atroce, épouvantable.
Un cri, de proche en proche à l'instant a couru,
Cri d'horrible triomphe! et le char (2) a paru.
Vieillard infortuné, partout sur ton passage,
Que d'imprécations! de grincemens de rage!
Leurs bras tendus vers toi veulent te déchirer,
Et leur bouche et leurs yeux semblent te dévorer.
Mais quand, tel qu'un vaisseau, qu'un flot pousse et repousse,
Le char ensanglanté, de secousse en secousse,
Par un dernier cahot, s'arrête au milieu d'eux,
Quel torrent débordé d'horreurs, de noms affreux!
Jamais, brûlante Afrique, en tes déserts sauvages,
De pareils hurlemens n'ont frappé tes rivages,
Et, sur un champ de mort, jamais le noir vautour
De plus sinistres cris n'importuna le jour.
Lui, la tête immobile, et d'un front héroïque,
Opposait aux clameurs sa fermeté stoïque;
Rien d'amer, d'insultant. Mais sur ces furieux
Sans crainte et sans orgueil il abaissait les yeux;
Qui te donne, ô Bailly, cette mâle assurance?
La méditation, la profonde science.
Chargé d'indignes fers, et voisin du trépas,
Sa sublime vertu ne se démentit pas;
Tel il parut jadis dans ce sénat de sages,
Lorsque de la tribune il calmait les orages;
Ou lorsque, revêtu de dangereux honneurs,
Victime dévouée, on le parait de fleurs (3).

Vers le terme fatal le char funèbre avance.
O Bailly, c'est donc là que finit ta souffrance?
Tu reconnais ce champ, où toi-même autrefois
Contre des factieux fis triompher les lois...
Cruel raffinement! comble de barbarie!
Ton sang doit arroser l'autel de la patrie :
Pour un tel citoyen quel théâtre d'honneur!
Mais, peuple, était-ce à toi d'y traîner ton vengeur?
Bientôt s'accomplissait ce dernier sacrifice;
Et déjà, comme au port, il touchait au supplice...
O rage! ô vœu sanglant! hé quoi! d'un seul trépas
Leur aveugle fureur ne se contente pas?
De tant de maux finis, ciel! renouer la chaîne!
Loin de l'autel sacré, c'en est fait, on l'entraîne.
Quels héros, quels proscrits, quels demi-dieux mortels
Sont allés à la mort par des maux plus cruels!
D'un trajet accablant dirai-je les blessures,
Et son âme en grandeur égalant les tortures?
Mais on s'arrête enfin à l'aspect de ce bord (4),
Témoin de ses travaux, et qui doit voir sa mort.
Il aperçoit de loin l'aimable solitude,
Où jadis il cueillit les doux fruits de l'étude,
Trésors, qu'il rassemblait pour un autre avenir...
Mais le sage, écartant un amer souvenir,
Étranger désormais aux scènes de la vie,
Ramasse dans son sein sa force recueillie;
Et, contre les assauts calme et silencieux,
Du milieu de la fange, il plane dans les cieux.
Cependant, épuisé par sa longue agonie,
Il frémissait, tremblant, et glacé par la pluie.

Un de ces vils mortels alors s'en aperçoit;
« Tu trembles, lui dit-il. »—« Mon ami, c'est de froid,
Reprend soudain le sage, » et montre à cet infâme
Que s'ils brisent le corps, ils n'ont pu briser l'âme.
Mon esprit se refuse à ces derniers tableaux,
Sublimes de bassesse et d'attentats nouveaux.
Enfin le coup fatal l'arrache à leur furie.
Soixante ans de vertu ne sauvent point sa vie
D'une fin, réservée au barbare oppresseur,
Et sous le fer des lois tombe leur défenseur.
Farouche liberté, voilà donc ton ouvrage!
Et faut-il te juger sur cette affreuse image?
Non, tu n'es pas ainsi. Vainement s'arme-t-on
Des criminels excès qu'on impute à ton nom;
Les plus sublimes lois, les choses les plus saintes
De vils blasphémateurs ont souffert les atteintes,
Et ta morale, ô Christ, enfin a triomphé
Des bourreaux en étole, et des auto-da-fé.
Souffrir, et triompher, doit être aussi ta gloire,
Liberté! tes martyrs cimentent ta victoire.
Hé quoi! tant de flots d'or, et tant de sang humain
Auraient donc, quarante ans, été versés en vain?
Si Guadet et Vergniaud, si Bailly, si tant d'autres,
De cette foi nouvelle intrépides apôtres,
Des vertus ici bas ont éprouvé le sort,
Imiter leurs travaux, c'est honorer leur mort.
Poursuis, ô liberté, ton immense carrière!
Voici ta loi : jamais ne retourne en arrière!
Tu dois te préparer à de nouveaux combats :
Mais des rois conjurés que peuvent les soldats?

En vain ils règneraient dans nos villes sanglantes,
Sous les rempars détruits, sous les cendres brûlantes,
Tu renaîtrais. Ton bras, armé par la fureur,
Renverserait bientôt un injuste oppresseur.
Mais redoute surtout l'impure calomnie!
Sous les traits les plus faux elle peint ton génie,
Sur de hautes vertus verse ses noirs poisons;
Éclaire ses complots du feu de tes rayons!
L'univers t'est promis, liberté! ta lumière
Doit, comme le soleil, remplir la terre entière;
Astre resplendissant, levé sur les Français,
On peut voiler ton front; t'anéantir, jamais.

NOTES.

(1) Jean-Silvain Bailly, né le 15 septembre 1736; mort sur l'échafaud le 12 novembre, au Champ-de-Mars. Il était des académies: des sciences, française et des inscriptions; maire de Paris; président de la séance du Jeu de Paume, le 20 juin 1789, lorsque le roi eut fait défense aux état-généraux de s'assembler.

Comme on le conduisait au supplice, ses membres glacés par le froid et la pluie étaient agités d'un tremblement involontaire; un de ses bourreaux : tu trembles, Bailly. — Oui je tremble, mais c'est de froid.

(2) Dans l'éloge historique de Bailly, Lalande, son contemporain et son collègue à l'académie, le fait aller en voiture.

Les tableaux historiques de la révolution française (Paris 1804), adoptent la même circonstance. La gravure le représente dans la fatale charrette. M. Thiers prétend qu'il fit *toute* la route à pied. J'ai choisi la première version.

(3) A l'hôtel de ville, lorsque, par dévouement, il accepte les fonctions de maire, bien dangereuses alors, on lui mit sur la tête une couronne de fleurs.

(4) Les hauteurs de Chaillot. C'est dans une agréable retraite qu'il avait à Chaillot qu'il a composé presque tous ses ouvrages.

Versailles. — Imprimerie de MARLIN, avenue de Saint-Cloud, n° 5.